

La campagne de Pierre le Grand sur le Prut [d'après les documents  
des Archives Ottomanes]  
d'après les documents des Archives Ottomanes  
Chantal Lemerancier-Quelquejay

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lemerancier-Quelquejay Chantal. La campagne de Pierre le Grand sur le Prut [d'après les documents des Archives Ottomanes].  
In: Cahiers du monde russe et soviétique, vol. 7, n°2, Avril-Juin 1966. pp. 221-233;

doi : 10.3406/cmr.1966.1663

[http://www.persee.fr/doc/cmr\\_0008-0160\\_1966\\_num\\_7\\_2\\_1663](http://www.persee.fr/doc/cmr_0008-0160_1966_num_7_2_1663)

---

Document généré le 03/06/2016

## LA CAMPAGNE DE PIERRE LE GRAND SUR LE PRUT

d'après les documents  
des Archives Ottomanes

Le matin du 21 juillet 1711, l'Armée russe commandée par le tsar Pierre en personne, accompagné de toute sa cour, y compris l'Impératrice et ses meilleurs collaborateurs civils et militaires, cernée par les Turcs, se vit obligée de hisser le drapeau blanc et solliciter la suspension des hostilités.

Étroitement encerclée dans un petit espace compris entre le fleuve Prut et les marécages par une Armée ottomane très supérieure en nombre et en armement, l'Armée russe, épuisée et affaiblie, semblait se trouver dans une situation très critique. Trois solutions s'offraient à elle : essayer de briser l'encerclement, ce qui, en raison de la supériorité écrasante des Turcs, paraissait sans espoir, subir l'assaut imminent des Janissaires, ou négocier. Le tsar Pierre opta pour cette dernière solution et à 8 heures du matin expédia un parlementaire au Grand Vizir, commandant l'Armée turque.

Dans le camp ottoman, nombreux étaient ceux qui, adversaires irréductibles de la Russie, comprenaient qu'une chance exceptionnelle, unique s'offraient à eux pour abattre une fois pour toutes leur jeune adversaire. Parmi eux, figuraient le vieux Devlet Giray, Khan de Crimée qui avait combattu les Russes pendant près de soixante ans, ainsi que les représentants de Charles XII se trouvant à ce moment à Bender : les généraux suédois Dahldorf et Zulich, le général polonais Stanislas Poniatowski, le palatin de Kiev Josef Potocki et le *hetman* des Cosaques zaporogues Orlyk. Tous pressaient le Grand Vizir de refuser l'armistice et de donner l'assaut au camp russe. Le Grand Vizir hésita pendant plus d'une heure, puis devant l'insistance de ceux de ses conseillers qui le sollicitaient de mettre fin à la bataille, accepta de recevoir les parlementaires. Pierre le Grand était sauvé.

Il est vain de se demander ce qu'il serait advenu si l'offre d'armistice avait été repoussée, mais il est certain que pendant quelques instants

le Grand Vizir a tenu entre ses mains le sort de toute l'Europe orientale. Ainsi que l'écrit l'historien turc Akdes Nimet Kurat : « Eine weltgeschichtliche Entscheidung lag nun in seinen Händen »<sup>1</sup>. Nous publions ci-après une lettre du principal acteur de ce drame, Baltadji Mehmed Pacha, Grand Vizir de l'Empire et Commandant en chef des Armées ottomanes, retrouvée dans les Archives du Musée du Palais de Topkapi à Istanbul<sup>2</sup>. Il faut bien vite dire que ce document n'apporte aux historiens aucun élément permettant d'éclairer d'un jour nouveau ce qu'on a l'habitude d'appeler « le mystère de la Campagne du Prut ». La facilité avec laquelle Pierre le Grand s'est tiré d'une très mauvaise situation et a échappé à une catastrophe majeure dans laquelle risquait de s'écrouler toute la structure du jeune Empire qu'il venait de bâtir, a fortement impressionné les contemporains et après eux tous les historiens qui ont étudié cette page d'histoire. On a parlé de grandioses *bakshish* distribués par les Russes, des bijoux de l'Impératrice expédiés au camp ottoman et offerts aux hauts dignitaires et même d'une visite secrète et nocturne de Catherine dans la tente du Grand Vizir<sup>3</sup>.

La lettre du Grand Vizir expédiée à la Sultane, mère du Sultan Ahmet III, peu après la bataille ne permet pas de répondre à ces troublantes questions. Inquiet des messages expédiés à Constantinople dès la conclusion de l'armistice par les amis de Charles XII, qui, furieux de voir le Tsar russe leur échapper, l'accusaient de maladresse sinon de trahison directe, le Grand Vizir cherche seulement à se justifier, en exagérant à la fois le succès de ses troupes et les difficultés qu'elles avaient dû surmonter et il glisse rapidement sur les raisons qui l'ont poussé à accepter la suspension des hostilités. Mais ce document rédigé dans un style vivant et qui atteint parfois à la grandeur est intéressant et curieux. Il complète admirablement la très abondante littérature imprimée et manuscrite existant déjà sur la campagne du Prut<sup>4</sup>.

1. Akdes Nimet Kurat, « Der Prutfeldzug und der Prutfrieden von 1711 », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, Munich, Neue Folge, Band 10, Heft 1, avril 1962, p. 47.

2. Document n° E. 29 89/1.

3. A. N. Kurat (*op. cit.*, p. 62) fait justice de cette légende romanesque tardive : « Übrigens ist bekannt, dass Baltadschy Mehmed Pascha keine Vorliebe für Frauen hatte ».

4. Notre ami, le Professeur Akdes Nimet Kurat d'Ankara, a consacré aux relations russo-turques à l'époque de Pierre le Grand plusieurs travaux pratiquement exhaustifs : *Prut Seferi ve barışı — 1123-1711 (La campagne et la paix de Prut — 1123-1711)*, Ankara, 2 vol., 1951-1953 ; *Isveç Kralı Karl XII'nin Türkiyede Kahsı ve busırada Osmanlı İmperatorluğu (Le séjour du Roi de Suède, Charles XII, en Turquie et l'Empire Ottoman de cette époque)*, Ankara, 1943 ; « Prutfeldzug und der Prutfrieden von 1711 », *Jahrbücher...*, *op. cit.*, Band 10, Heft 1, avril 1962, pp. 13-66.

Dans ces travaux, le Professeur Kurat a utilisé les sources manuscrites turques, notamment les souvenirs des acteurs de la campagne : ceux d'Ahmed

C'est le 20 novembre 1710 que, poussé par le roi de Suède Charles XII, réfugié à Bender en territoire ottoman, le Khan de Crimée, Devlet Giray, dont les possessions étaient menacées par l'expansion russe, les réfugiés polonais dont Joseph Potocki, le palatin de Kiev et Stanislas Poniatowski, enfin par l'Ambassadeur de France et le *hetman* cosaque Orlyk, la Sublime Porte exigea la restitution de la forteresse d'Azov<sup>1</sup> et déclara la guerre à la Russie.

Le début de la campagne fut annoncé officiellement le 1<sup>er</sup> Muharrem 1123 (19 février 1711) et l'Armée ottomane sous le commandement du Grand Vizir, Baltadji Mehmed Pacha<sup>2</sup>, fut concentrée au cap de Daud Pacha à 18 km de Constantinople. Le 16 mars 1711, le Grand Vizir

ibn Mahmud, secrétaire du Trésor Ottoman (manuscrit de la Preussischen Staatsbibliothek, Section orientale, n° 1209) ; de Hasan Kurdi, secrétaire d'un régiment de Janissaires (Manuscrit à la Bayerische Staatsbibliothek, Munich, Cod. turc 91). Une troisième source ottomane : les souvenirs de l'officier des *sipahis*, Hüsein Ağa ont été publiés sous le titre de *Mirat uz-Zafer (Le Miroir de la Victoire)* à Istanbul, *Donanma Mecmuası*, 1914-1915.

Enfin une longue lettre du Grand Vizir à la Sultane Mère a été publiée en fac-similé dans le volume I de *Tophkapı Sarayı Müzesi Arşivi kılavuzu (Guide aux Archives du Musée du Palais de Tophkapı)*, Istanbul, Devlet Basımevi, 1938, document n° X.

Les documents des archives russes, moldaves et valaques ont été publiés et utilisés par les historiens russes et roumains. Ceux des archives françaises, anglaises, saxonnes, suédoises et autrichiennes ont été utilisés très largement par Kurat. Presque tous les travaux (ouvrages et articles) consacrés à ce problème par des historiens russes, roumains, turcs et occidentaux sont cités dans la très riche bibliographie annexée à l'étude de Kurat dans *Jahrbücher...*, *op. cit.*

1. La forteresse d'Azov (en turc, Azak), possession ottomane depuis 1475, a été prise une première fois par les Cosaques du Don en 1637 et rendue par Moscou en 1642. En 1696, tandis que l'Empire ottoman était engagé dans la guerre contre la coalition de l'Empire, de la Pologne et de Venise, Pierre le Grand s'empara de nouveau d'Azov (29 juillet 1696). Deux autres forteresses russes furent construites après cette date aux frontières des possessions crimécennes de la Turquie : la forteresse Novobogorodick, sur le Dnepr à l'embouchure du fleuve Samara (en turc *Yeni Kale*) (la Nouvelle Forteresse) et Kamennyj Zaton (en turc *Kamenka*) également sur le Dnepr. La Turquie réclamait le retour d'Azov et de Taganrog et la destruction des deux autres forteresses.

2. Baltadji Mehmed Pacha, né entre 1655 et 1660 à Osmandjik, près de Kastamonu en Anatolie était un Turc, fils d'un officier de *sipahis*. Il avait servi à Alger, puis au Palais du Séraïl comme officier porte-hache (*balta*), d'où son surnom de « Baltadji ». Après l'avènement au trône d'Ahmet III, il avait été premier écuyer du Sultan, puis *Kapudan Pacha* (Grand Amiral) et entre décembre 1704 et mai 1706, Grand Vizir. Peu après il fut nommé Gouverneur (*Vali*) d'Alep et le 24 septembre 1710 de nouveau Grand Vizir. C'était d'après l'ambassadeur de France, M. Ferriol, « un homme de grande douceur, d'esprit, de bon sens et d'expérience dans le gouvernement, mais il n'en a aucun dans le mestier de la guerre et l'on doit présumer qu'il sera embarrassé du commandement d'une grande armée » (Archives du Ministère des Affaires Étrangères françaises, *Correspondance Politique*, Turquie, vol. 51, p. 119, cité par Kurat, *Jahrbücher...*, *op. cit.*, p. 19). Le Grand Vizir devait d'ailleurs avouer lui-même son inexpérience dans le métier de la guerre : *Benim seferim yoktur* : « Je n'ai pas conduit de campagnes » (d'après Ahmed ibn Mahmud, cité par Kurat, *Jahrbücher...*, *op. cit.*, p. 44, n. 203).

y reçut l' « Étendard Sacré »<sup>1</sup> et l'ordre de marcher contre les « Infidèles Moscovites ».

Le 9 avril 1711 la majeure partie de l'Armée ottomane, formée des troupes de Roumélie se mit en marche vers le nord (les troupes d'Anatolie se trouvaient encore à l'est de Constantinople) tandis que la flotte forte de 360 navires cinglait vers les bouches du Danube. Au même moment, le Khan de Crimée, accompagné des Cosaques du *hetman* Orlyk et des Polonais de Josef Potocki lançait un grand raid de cavalerie vers l'Ukraine.

De son côté, l'Armée russe sous le commandement du Feldmaréchal Šeremetev cantonné dans les pays Baltes reçut, le 11 février 1711, l'ordre de marcher vers le sud, tandis que le Tsar, accompagné de sa Cour, du Chancelier Golovkin, du Vice-Chancelier Šafirov et des régiments de la Garde quittait Moscou le 17 mars.

Alors commença entre les deux adversaires une véritable course de vitesse dont l'enjeu était la possession des passages du Danube entre Braïla et Galatz. Le 19 avril, le Grand Vizir atteignait Andrinople (Edirne) et y recevait du Gouverneur de Bender, Kara Mehmed Pacha, les premières informations concernant la progression des Armées russes. Celles-ci, en effet, avançaient à marches forcées et, le 24 avril, se trouvaient à Luck en Pologne. Là, le Tsar tint un conseil de guerre auquel participa Dimitriu Cantemir, *hospodar* de Moldavie, ancien protégé de la Porte qui sollicitait le protectorat russe et s'engageait à fournir à l'Armée russe le ravitaillement nécessaire ainsi qu'une levée de volontaires moldaves.

Devant les promesses de Cantemir et les informations sur la marche de l'Armée ottomane, le Tsar décida de hâter encore le mouvement. Le 19 mai, il donna l'ordre à Šeremetev de prendre le commandement d'une avant-garde légère de 15 000 hommes composée de 13 régiments de dragons et de 2 régiments d'infanterie montée avec laquelle il devait occuper la Moldavie et se saisir des passages du Danube avant le 31 mai. Le gros de l'Armée russe, sous le commandement du Tsar, devait suivre.

Le 21 mai, à Edirne, le Grand Vizir ayant appris que les troupes de l'Anatolie avaient franchi à leur tour les Détroits (Bosphore et Dardanelles) donna de son côté l'ordre à l'Armée turque de courir au Danube. Le 15 juin, elle était à Isaccea sur le Danube, à l'est de l'embouchure du Prut. Dix jours après, le corps de bataille, composé des régiments de Janissaires, traversait le fleuve. L'Armée turque avait ainsi remporté un premier succès qui devait peser lourdement sur la suite des opérations. Le riche territoire de la Valachie, l'un des objectifs du Tsar, était ainsi placé hors d'atteinte des Russes.

1. L'Étendard du Prophète qui accompagnait la Grande Armée ottomane en campagne.

En revanche, l'avance de l'avant-garde russe était très lente. Harcelée constamment par les Tatars de Crimée, obligée de traverser l'Ukraine — pays ravagé au cours des campagnes précédentes contre les Suédois, et manquant de vivres, — ce n'est que le 27 mai que les premières unités russes atteignirent le Dnestr à Ražkov.

Le 17 juin, Šeremetev ayant traversé le Dnestr, passa à Czuczora sur la rive droite du Prut et s'apprêtait à marcher vers le sud, quand il apprit la nouvelle du passage du Danube par l'Armée ottomane. Il décida de ne pas poursuivre sa marche vers le sud, mais d'attendre l'arrivée du gros des troupes russes.

Le 23 juin, le Tsar atteignit à son tour le Dnestr, qu'il fit traverser à son armée le 28 juin. Le 4 juillet, devançant son armée, Pierre se rendit à Jassy, capitale de la Moldavie, où il fut reçu en libérateur par le clergé et les boyards moldaves. Mais les ravitaillements promis par Cantemir se révélaient déplorablement insuffisants et les levées de volontaires très inférieures aux espérances. Les Russes savaient maintenant que toute l'Armée ottomane avait franchi le Danube, mais ignoraient encore ses intentions.

Malgré la sécheresse et la disette qui régnaient en Moldavie, le Tsar conseillé par Cantemir décida de poursuivre l'offensive en essayant de porter les hostilités en Valachie où les chances de trouver du ravitaillement s'avéraient plus sérieuses. Pour cela un détachement aux ordres du général Rönne, comprenant presque toute la cavalerie russe (12 000 hommes), fut chargé d'opérer une longue incursion sur le flanc gauche des Armées ottomanes et de se saisir du fort de Braïla sur le Danube où se trouvaient les dépôts de vivres turcs. Cette expédition réussit pleinement et Rönne, le 24 juillet, s'empara de Braïla, mais trop tard.

Le 9 juillet, Pierre donnait à son armée l'ordre de passer sur la rive gauche du Prut et de marcher vers Galatz sur le Danube. Pendant trois jours entiers, les unités russes traversèrent le fleuve et le 15 commencèrent leur marche vers le sud. En tête venait l'avant-garde commandée par le Général Janus avec 4 000 cavaliers russes, cosaques et moldaves, 15 à 20 km en arrière venait le gros des troupes avec le Tsar et, plus loin encore, l'arrière-garde du Général Repnin avec les approvisionnements et les traînants. La chaleur était épouvantable et l'armée souffrant de soif et manquant de vivres avançait très lentement sans connaître ni l'emplacement, ni la force réelle de l'ennemi.

En revanche, le Grand Vizir parfaitement éclairé par la cavalerie tatare de Devlet Giray repérait parfaitement le dispositif russe. Le 9 juillet, il donnait à son tour l'ordre à son armée qui se trouvait alors sur la rive gauche du Danube de marcher vers le nord. Les deux adversaires s'avançaient ainsi à la rencontre l'un de l'autre, n'étant séparés que par le cours du Prut.

Le samedi 18 juillet au matin, l'avant-garde ottomane atteignit la localité de Falcea (en turc Falçi) sur le Prut, où elle fut rejointe par les troupes du Pacha de Bender, comprenant des Tatars, les Cosaques zaporogues d'Orlyk et les Polonais de Potocki.

Au moment même où les troupes turques s'apprêtaient à jeter des ponts sur le Prut, les avant-gardes russes apparaissaient de l'autre côté du fleuve.

Le récit du Grand Vizir commence par la description de ces premières escarmouches. La cavalerie tatare et les troupes des volontaires (*serdengeçti*) passèrent le fleuve à la nage, suivies par une avant-garde sous les ordres du Pacha de Sivas et s'engageant contre les unités russes, les repoussèrent facilement. Le Général Janus, incapable de s'opposer à la construction des ponts, prévint le Tsar qui se trouvait à 16 km en arrière et décida de battre en retraite.

Le matin du 19 juillet, l'avant-garde russe harassée par les Tatars commença sa retraite, après avoir brûlé ses munitions et tout son matériel. Le Grand Vizir décrit avec force exagération ces escarmouches préliminaires qu'il présente comme une grande victoire. En réalité les éléments légers composés surtout de cavaliers criméens rattrapèrent les Russes à quelque 10 km au nord du Prut, et les attaquèrent, mais privés du soutien de l'artillerie qui était restée sur la rive gauche du Prut, ils ne purent empêcher Janus de rejoindre le gros des forces russes près de Stanileşti. Au même moment, la cavalerie tatare venue de Bender, traversait le Prut, au nord de Stanileşti, et coupait à l'Armée russe sa voie de retraite.

Le 20 juillet au matin, tandis que l'Armée ottomane traversait le Prut et marchait à l'ennemi, l'Armée russe commençait elle aussi la retraite vers le nord. Elle parcourut quelques kilomètres et put rejoindre son arrière-garde, mais fut arrêtée près de Paganluk dans un étroit quadrilatère de plaine adossé au Prut et entièrement encerclée par les troupes turques qui garnissaient les collines environnantes. Les Russes s'y retranchèrent et attendirent l'assaut.

A 7 heures du soir, les régiments des Janissaires arrivaient devant le camp et sans attendre l'aide de l'artillerie, se lancèrent à l'assaut. Repoussés par le feu de l'artillerie russe, ils repartirent quatre fois à l'attaque. Le dernier assaut eut lieu à la nuit tombante.

Le Grand Vizir décrit d'un plume épique l'assaut des Janissaires, marchant en colonnes serrées et criant le nom d'Allah, et semble vouloir assumer la responsabilité de cette attaque désordonnée. En réalité, les Janissaires, troupe indisciplinée, n'avaient pas attendu ses ordres et il n'arriva sur le champ de bataille qu'après l'échec du dernier assaut. Les Russes tentèrent alors de percer le dispositif ottoman, mais leur contre-attaque, dont le Grand Vizir fait état dans sa lettre, fut repoussée. Le soir, les Turcs mirent en batterie leur artillerie et

à minuit commençait le bombardement systématique du camp retranché, qui dura toute la nuit.

Selon la minutieuse étude de Kurat<sup>1</sup>, les forces en présence se répartissaient comme suit : du côté russe, 31 554 fantassins et 6 692 cavaliers, sans compter quelque 10 000 « irréguliers » : Cosaques, volontaires moldaves et kalmuks avec 122 canons. La division de cavalerie du Général Rönne se trouvait à ce moment devant Braïla et ne pouvait donc participer à la bataille. Du côté turc, l'Armée régulière comptait entre 80 et 100 000 hommes auxquels s'ajoutaient 20 à 30 000 cavaliers tatars et 10 000 combattants de Bender pour la plupart des « irréguliers » cosaques et polonais, soit au total 120 à 140 000 hommes avec un nombre impressionnant de canons (250 à 400).

La canonnade turque dura toute la nuit avec une intensité croissante et à l'aube la situation du camp russe paraissait désespérée.

« Jamais, une armée ne s'est trouvée dans une situation aussi fâcheuse que celle où s'est trouvée ces jours passés l'armée du Czar... »

« Les Turcs nous tenoient renfermés de telle manière que pas une âme ne pouvoit espérer échapper à leurs griffes. »<sup>2</sup>

Et l'Ambassadeur d'Angleterre, bien renseigné par les témoins de la bataille, écrit de son côté :

« When the Turks, who had taken the rising ground, began to play upon them with 50 pieces of cannon, now nothing but ruin threatened the Muscovites, and the only choice they seemed to have was either to yield themselves slaves to the Turks, or to dye by their cannon »<sup>3</sup>.

Le 21 juillet au matin, le feu de l'artillerie turque redoubla d'intensité. Dans la lettre à la Sultane mère, Baltadji Mehmet Pacha parle d'un combat sanglant qui dura du matin au soir pendant quatorze heures sans interruption avant que le Tsar ne se décide à faire hisser « le drapeau pour demander la vie sauve ». Les affirmations du grand Vizir, pourtant bien placé, sont contredites par tous les autres témoins de la bataille qui prétendent qu'après une heure de bombardement, les Russes cessèrent de tirer et exposèrent des drapeaux blancs sur leurs retranchements<sup>4</sup>. Il est vraisemblable que désireux de donner une image particulièrement dramatique de la bataille, le Grand Vizir en ait quelque peu noirci les couleurs.

Il semble en effet que c'est après une heure de canonnade, à

1. *Jahrbücher...*, *op. cit.*, pp. 41-43.

2. Lettre de Loss au roi August II, Sächs Staatsarchiv, loc. 3625, f. 24, citée par Kurat, *Jahrbücher...*, *op. cit.*, p. 45.

3. British Museum, Add. MS 4107. Lettre de l'ambassadeur Jefferyes du 27 juillet 1711, citée par Kurat, *op. cit.*, pp. 45-46, n. 218.

4. Cf. Kurat, *op. cit.*, p. 46, n. 224, citant les lettres de Poniatowski, de l'ambassadeur de France et les souvenirs des officiers turcs.

8 heures du matin, que le tsar Pierre décida d'arrêter les hostilités. Le Grand Vizir ne donne aucun détail sur l'arrêt du combat, se contentant de noter que c'est « le général maudit appelé Šeremetoğlu » (Šeremetev) qui se présenta au camp turc muni de lettres du Tsar.

En réalité, les Russes ayant arrêté leur feu, envoyèrent d'abord un officier muni d'une lettre de Šeremetev vers les retranchements turcs.

Le parlementaire russe fut amené devant l'Aga des Janissaires, puis auprès du Grand Vizir, mais au camp ottoman on se refusait à croire à la sincérité de la démarche russe et le bombardement continua.

Une heure plus tard, un nouveau parlementaire fut expédié et le drapeau blanc hissé sur les retranchements. Le Grand Vizir convoqua alors un conseil au cours duquel se heurtèrent les opinions divergentes des partisans de l'assaut décisif et ceux qui, considérant qu'un armistice pouvait donner à la Turquie pleine satisfaction de ses buts de guerre, c'est-à-dire la restitution de la forteresse d'Azov, penchaient vers une suspension des armes. Le Grand Vizir ne souffle mot de ce conflit ni de ses propres hésitations. Il se contenta simplement de dire qu'on décida « de laisser aux Russes la vie sauve selon les préceptes de la loi de l'Islam ».

Cette phrase sibylline semble justifier dans son esprit la décision historique qui sauva la Russie de Pierre le Grand. En effet, les partisans de l'armistice avaient invoqué la règle de la loi *Šariy 'at*, selon laquelle « on ne peut tirer l'épée contre celui qui demande quartier » (*Aman deyene Kılış yoktur*).

A 3 heures de l'après-midi, le Grand Vizir donnait l'ordre d'arrêter la canonnade. La campagne du Prut était terminée. L'Armée russe était sauvée et l'Empire ottoman perdait l'occasion qui ne se représentera jamais plus de porter à son principal adversaire un coup qui aurait pu modifier le déroulement de l'Histoire. Mais personne au camp ottoman, à l'exception peut-être des Polonais et des Suédois, ne pouvait prévoir ce que l'avenir réservait.

Le Grand Vizir note que les Russes laissèrent en otage le Vice-Chancelier Šafirov et le fils du Feldmaréchal Michel Šeremetev et décrit brièvement les conditions de l'armistice : restitution des forteresses d'Azov, de Taganrog et de Novobogorodick et, à la fin de sa lettre, exprime l'espoir que « le grand cœur, plein de compassion de la Sultane Mère, n'épargnera pas de ses regards généreux et charitables son très humble serviteur ».

Baltadji Mehmed Pacha était bien avisé de solliciter l'intervention de la Mère du Sultan. La paix de Prut n'avait rien d'un succès et à Constantinople, on devait s'en rendre bien vite compte. Des messagers de Devlet Giray et de Poniatowski étaient arrivés dans la capitale turque, peu après l'annonce de la victoire pour dénoncer l'armistice

et accuser les chefs de l'Armée ottomane de concussion, voire de trahison. Le Tsar, échappé au péril, faisait d'ailleurs traîner les choses en longueur et refusait de rendre les forteresses d'Azov et de Taganrog. Aussi quand l'Armée ottomane se mit en marche vers la capitale, le Grand Vizir reçut l'ordre de s'arrêter à Édirne et de rendre son commandement à Yusuf Pacha, l'Aga des Janissaires.

En décembre 1711, les foudres du Palais tombaient sur les responsables : le chef de la Chancellerie (*Kahya*) du Grand Vizir, Osman Aga et Ömer Efendi, son chef des finances (*mektupçu*) qui avaient été les plus ardents partisans de l'armistice et qui semblent avoir profité des largesses russes, furent exécutés, tandis que le malheureux Baltadji Mehmed Pacha, déchu de ses fonctions, n'échappait à la mort que grâce à l'intercession de la Sultane Mère. Exilé dans l'île de Mitylène, il devait y mourir peu après.

Pour la Russie, la Campagne du Prut ne se soldait finalement que par un demi-échec. L'Armée, malgré des pertes assez lourdes<sup>1</sup>, était intacte et sur le plan politique, Pierre Šafirov qui négocia l'armistice réussit à ne céder que le strict minimum. Cependant les forteresses d'Azov et de Taganrog restèrent en possession des Turcs jusqu'au Traité de Küçük-Kaynardji (1774) — ce qui devait retarder de trois quarts de siècle l'avance russe vers le Caucase. La seule victime de marque de l'expédition fut le jeune Michel Šeremetev, laissé en otage à Istanbul avec le Vice-Chancelier Šafirov. La Russie retardait l'évacuation d'Azov et à plusieurs reprises la tension entre les deux Empires atteignit presque le point de rupture. En hiver 1712, quand un nouveau conflit paraissait imminent les otages russes furent enfermés dans le château de Yediküle. Libéré seulement après la restitution d'Azov et la signature d'un traité de paix définitif en juillet 1713, Šeremetev mourut d'épuisement sur le chemin du retour.

Istanbul, octobre 1965,

Paris, février 1966.

Chantal LEMERCIER-QUELQUEJAY.

1. Selon les chiffres officiels 2 872 tués, blessés et prisonniers, 5 000 à 6 000 si l'on y ajoute les « irréguliers » (Kurat, *op. cit.*, p. 60).

LETTRE DU GRAND VIZIR BALTADJI MEHMED PACHA  
A LA SULTANE REINE, MÈRE DU SULTAN AHMET III

(Archives du Musée du Palais de Topkapı  
Document n° E. 2989/I s.d. 1123) (1711)\*

Ma Maîtresse, ma Sultane dont la conduite est semblable à celle d'Asiye et le cœur à celui de Mariam<sup>1</sup>, ma bienfaitrice bienheureuse, généreuse, chaste et charitable, à qui je dois ma prospérité et mon rang élevé, je me prosterne dans la poussière foulée par vos souliers, et en toute sincérité et soumission, je prie Dieu de vous accorder une vie longue et heureuse et d'augmenter votre magnificence.

Conformément aux vénérables ordres impérieux de mon Seigneur (votre fils) chéri de votre cœur<sup>2</sup>, précieux joyau, mon bienfaiteur le Padichah des terres et des mers, le souverain des Sept Climats, accompagnés de ses prières impériales exaucées (par Dieu), nous sommes partis, en cette année faste, moi, Votre Serviteur acheté comme esclave, ainsi que les pachas et les beys des provinces et des sandjaks de Roumélie et d'Anatolie, et d'autres chefs de troupes dont les victoires sont fréquentes. Désignés à participer à la campagne impériale, sûrs d'avoir l'appui de Dieu, Seigneur bienfaiteur, nous nous sommes dirigés vers le but qui nous était fixé pour engager la guerre sainte contre les Infidèles Moscovites.

Après nous être arrêtés en maintes étapes, et en avoir passé d'autres sans faire halte, nous sommes arrivés, le Samedi le 2 Djumada al-Thani<sup>3</sup>, avec l'armée impériale, à un endroit situé à une heure et demie du gué appelé Falgi<sup>4</sup>, en deçà du fleuve Prut, en pays de Moldavie. Les ennemis de (notre) religion étaient, eux, sur l'autre rive, à une distance d'une demi-heure du fleuve. Pendant qu'on se préparait à jeter les ponts sur le fleuve en deux ou trois points pouvant permettre le passage des troupes musulmanes, des guerriers téméraires de l'armée impériale, sans se laisser arrêter ni par la profondeur, ni par la largeur du fleuve, passèrent sur l'autre rive, les fantassins, à la nage, les cavaliers en faisant nager leurs chevaux.

Les troupes maudites de Šeremetoglu<sup>5</sup>, envoyées par les damnés (ennemis) étant accourues pour empêcher la construction des ponts et pour barrer la route à nos forces, des escarmouches d'avant-garde commencèrent ; la flamme de la bataille et (l'ardeur) de la tuerie restèrent vives jusqu'au coucher du soleil, et avec l'aide du très haut Seigneur, les ennemis, en dépit de tous leurs efforts,

\* La traduction de ce document est due à M. Pertev Boratav, maître de recherche au C.N.R.S.

1. *N. du Trad.* : Marie, mère de Jésus.

2. *N. du Trad.* : Le terme *Djagirgush* (litt. « coin du cœur ») est plus particulièrement utilisé par une mère quand elle parle de son enfant, ou à son enfant. C'est une indication, ici, que la lettre est probablement adressée à la Reine Mère.

3. *N. du Trad.* : Samedi, 2 Djumada al-Thani, 1123 = 18 juillet 1711.

4. *N. du Trad.* : Falcea.

5. *N. du Trad.* : Le Grand Vizir turcise curieusement le nom de Šeremetev en Šeremetoglu (« fils de Šeremet »).

connurent la détresse. Grâce à la chance extrême du (Padichah), notre Seigneur digne et prodigieux, et à la bénédiction de l'heureux destin qui lui accorde longue vie, beaucoup d'ennemis furent capturés vivants, d'autres furent dévorés par les épées tranchantes des guerriers musulmans victorieux, comparables à des lions. Ceux d'entre les ennemis qui restaient en vie, pris de panique, plein de détresse et de désespoir, se réfugièrent dans leur camp retranché (puissent-ils être détruits !).

Sur ces entrefaites, on fit expédier d'urgence les pontons, et nous procédâmes pendant la nuit à la construction de ponts en trois points du fleuve. Nous travaillâmes, sans goûter ni sommeil, ni repos. Avant le lendemain matin, et avec l'aide de Dieu, nous en terminâmes la construction et nous fîmes alors passer une partie des troupes sur l'autre rive. Entre-temps, l'ennemi avait retiré les fantassins, les munitions et les bagages de son camp retranché (puisse-t-il être détruit !) qui se trouvait face à nous, en direction de son camp retranché central situé à cinq heures de cet endroit.

Seules étaient restées ses troupes légères de choc (puissent-elles connaître la défaite !), rangées en position de bataille, prêtes à la défense contre les forces musulmanes. Alors nous donnâmes à notre cavalerie forte de trente mille hommes, et aux plus courageux parmi les fantassins, l'ordre d'attaquer. Les ennemis maudits (puissent-ils demeurer en Enfer !) ne purent supporter la puissance et la vaillance du choc de nos troupes habituées à mener la guerre sainte. Ils se hâtèrent de rejoindre leur camp retranché, situé en arrière, à une distance de cinq ou six heures (de marche), abandonnant, en route, leurs bagages. Cependant, ils se retournaient de temps en temps comme des chiens enragés et contre-attaquaient les troupes des croyants. En fin de compte, grâce au Dieu très Haut, le zéphyr de la conquête et de la victoire souffla agréablement sur les boucliers des étendards des troupes musulmanes. Les mécréants réduits en poussière connurent la défaite et l'humiliation ; un butin innombrable fut le lot des croyants. Sans compter ceux qui furent capturés vivants et faits prisonniers, les morts innombrables jonchaient le champ de bataille. Au coucher du soleil, les soldats des croyants se retirèrent (sur leurs premières positions) pour se regrouper et prendre le repos.

Le lendemain matin toutes les forces (ottomanes) vouées à la victoire, l'infanterie et la cavalerie — s'en remettant à Dieu, souverain omniscient, traversèrent les trois ponts. Se dirigeant vers le camp retranché de l'ennemi, nos soldats livrèrent le combat d'avant-garde. Les maudits en détresse reculaient toujours en abandonnant, dans leur retraite, les bêtes de somme fatiguées et les chariots.

Deux heures environ avant le coucher du soleil, ils arrivèrent et s'arrêtèrent à un endroit appelé le Gué du Hur sur le fleuve de Prut et là ils aménagèrent un camp retranché, entouré de fortifications de tous les côtés. Ils y installèrent leurs engins à feu<sup>1</sup> et élevèrent des palissades.

Moi, votre très humble serviteur, avec les *Sipahis*<sup>2</sup> et les officiers de la garde de l'Étendard sacré, ainsi que les Pachas de l'aile droite et l'aile gauche, les *beylerbeys*<sup>3</sup> et les autres chefs militaires, nous nous dirigeâmes tous vers le centre du camp de l'ennemi maudit, et voué à la destruction et nous nous arrêtâmes à une distance d'une heure. Le Commandant en chef (Aga) des Janissaires, le

1. *N. du Trad.* : En turc, *çarh-i felek* = engin à roues, désigne probablement ici les canons.

2. *N. du Trad.* : Ce terme désigne les levées de cavaliers fournies par des *timariotes*. La cavalerie des *Sipahis*, comme les Janissaires, représentait la force principale de l'armée ottomane.

3. *N. du Trad.* : Grade militaire équivalant à celui de colonel.

Lieutenant de Votre Serviteur et les autres officiers furent désignés au commandement des colonnes de fantassins qui furent lancées contre les fortifications. Les mécréants déployèrent alors tous leurs stratagèmes en combats d'armes à feu. Mais, confiants en la grandeur de l'Islam, pas un de nos soldats ne fit attention au feu qui pleuvait des fortifications des maudits mécréants. Les vaillants Janissaires et les *Serdengeči*<sup>1</sup> marchèrent à découvert, en criant le nom de Dieu. Le grondement des canons était assourdissant et la fumée rendait impossible la distinction entre nos soldats de ceux de l'ennemi. A la fin, juste au moment où les Janissaires allaient prendre pied sur les fortifications, les maudits mécréants, sortant du camp retranché, se lancèrent à l'assaut des guerriers musulmans en faisant pleuvoir le feu sur eux. Mais les soldats des croyants leur opposèrent une résistance inébranlable. Finalement, la nuit tombée, nous nous emparâmes des meurtrières des fortifications et nous installâmes des canons en divers endroits.

La bataille reprit le lendemain matin ; le combat sanglant dura du matin au soir, quatorze heures durant sans interruption, sans que les soldats de l'armée glorieuse pussent fermer l'œil ni prendre le moindre repos. Enfin les maudits (puissent-ils demeurer dans l'Enfer !) ne pouvant plus résister au choc de nos troupes victorieuses, le Tsar damné se vit contraint de se montrer entouré de ses soldats (puissent-ils subir la défaite !) sur les fortifications et y planter le drapeau pour demander la vie sauve. Il fit sortir cinq à dix hommes en plusieurs points de son camp retranché. Le général maudit appelé Šeremetoglu se présenta avec deux lettres dans lesquelles, au nom du Tsar et de toute son armée, il demandait la vie sauve et sollicitait une trêve et un traité de paix. On leur laissa, selon les préceptes de la loi de l'Islam, la vie sauve.

De la part du Tsar, le Chancelier Petro Šafirov et Mikail fils de Boris Šeremetoglu, vinrent au camp de l'armée victorieuse, comme otages jusqu'à la conclusion de la paix.

On signa le traité de paix, le Mardi 6 Djumada al-Thani<sup>2</sup>. Des deux côtés furent échangés des engagements écrits pourvus de cachets. Dans ces documents, on indiquait comme suit, les conditions de paix : la forteresse d'Azak<sup>3</sup> serait rendue à l'Empire ottoman dans le même état que celui où elle se trouvait quand elle a été prise (par les Russes), avec tous les territoires et les dépendances lui appartenant ; les fortifications des forteresses de Taygan<sup>4</sup> et de Yeni Kale<sup>5</sup> seraient entièrement rasées et les canons et les munitions de Yeni Kale seraient rendus aux Ottomans. Les documents concernant ces engagements furent signés et scellés par le Tsar russe ; et le Général Major Vasil Pavlov fut chargé de l'exécution des engagements. On expédia des ordres à Votre Serviteur le Kapudan Pacha pour qu'il règle les affaires concernant les forteresses d'Azak et de Taygan et à Votre Serviteur Ismaïl Pacha, commandant d'Ori, pour ce qui concerne la forteresse de Yeni Kale. Ces ordres furent portés par des messagers spéciaux. Quand la paix sera signée, avec l'aide de Dieu, les documents seront échangés à Istanbul par les délégués respectifs.

Votre Serviteur a, en outre, fait porter humblement à la connaissance de Sa Majesté, notre Maître le Padichah magnifique et prodigieux un rapport sur les événements mentionnés ci-dessus pour qu'il soit déposé devant ses étriers bienheureux. En même temps j'ai osé envoyer ce message jusqu'à la poussière,

1. *N. du Trad.* : Troupes de choc, formées de soldats volontaires.
2. Erreur de date, en réalité, mardi 5 Djumada al-Thani = 21 juillet 1711.
3. Azov.
4. Taganrog.
5. « La Nouvelle Forteresse » = Fort de Novobogorodick au confluent de la rivière Samara et du Dnepr.

foulée par vos souliers vénérés pour informer de ces faits ma maîtresse bienheureuse, chaste et charitable et lui procurer de la joie et du plaisir. Avec l'espoir que votre grand cœur plein de compassion n'épargnera pas de vos regards généreux et charitables votre très humble serviteur, je suis, pour tout ce que ma Maîtresse bienheureuse, chaste, pure, ma Sultane à la haute renommée daignera m'ordonner, son très fidèle serviteur.

MEHMED.